

## SOUVENIRS, MEMOIRES

*Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,*

*Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,*

*Cache moins de secrets que mon triste cerveau.*

**Charles Baudelaire**

Comme nous le dit si bien Baudelaire, notre cerveau cache plus de secrets « qu'un gros meuble à tiroirs rempli de billets doux, de procès, et de lourds cheveux roulés dans les quittances ». Tout est dit: les souvenirs sont de toute nature, triviaux ou profonds, doux ou amers, réels, fantastiques, ou les deux à la fois.

### Madeleines et souvenirs délicieux

*Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais,*

*je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi.*

*Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. ...*

*D'où avait pu me venir cette puissante joie? (...)*

*Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.*

*Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray*

*ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul.*

**Marcel Proust**

Ces secrets et souvenirs sont souvent régressifs et délicieux, comme ces incomparables madeleines rendues célèbres par Proust, ces souvenirs d'enfance tout aussi mythiques racontés par Marcel Pagnol et d'autres moins connus, mais néanmoins savoureux (Georges Fourest et son savoureux texte *La Nègresse blonde*).

Ce sont aussi des souvenirs initiatiques susurrés par Marcel Mouloudji, (comme un p'tit coquelicot mesdames) ou Brassens qui rendent hommage à leur initiatrice en amour.

Enfin, nos souvenirs de jeunesse sont examinés « à la loupe, où l'on se rend dans les couloirs du temps » avec cet auteur inconnu qui examine les traces du passé laissées par la photographie, qui permet de fixer nos souvenirs, heureux ou malheureux.

## **La danse un peu macabre des fantômes et des regrets**

*Et maintenant l'avenir semble contenu dans le passé,*

*en regardant le vieux cliché on le croit.*

*... La photographie dit la vérité de la vie: tous mourront.*

**Auteur « inconnu »**

Ces mêmes photographies sont aussi les emblèmes de notre mort annoncée . Ainsi, bien des auteurs ont entamé la danse macabre des regrets, des fantômes et des remords. Les fantômes se dressent comme celui de Louise Ackermann :

*D'un souffle printanier l'air tout à coup s'embaume.*

*Dans notre obscur lointain un spectre s'est dressé,*

*Et nous reconnaissons notre propre fantôme*

*Dans cette ombre qui sort des brumes du passé.*

**Louise Ackermann**

Victor Hugo le spirite convoque lui aussi ses fantômes, se remémorant simultanément la douceur de l'enfance de sa fille et l'infinie douleur de son absence.

Le même grand homme parle remarquablement des remords de la conscience qui, par le truchement de cet œil terrible, poursuivent inexorablement le fratricide Caïn jusque dans la tombe.

Pour Léo Ferré, les souvenirs sont comparés à ces chiens qui hésitent entre fidélité et lubricité, divaguent et regrettent leur maître, avant de se tourner vers d'autres dans un élan quelque peu morbide.

Serge Gainsbourg et Prévert manient avec autant de grâce d'aussi puissants symboles pour évoquer à la fois la vie et la mort, comme ces fameuses « feuilles mortes, qui n'en finissent pas de

mourir. » . Et pour Brassens et Fréhel, les morts sont tous de braves types une fois qu'ils sont morts, alors qu'ils étaient de belles canailles de leur vivant.

« *Avec le temps, va tout s'en va* », chantait encore Ferré dans cette chanson poignante, et qui déplore que nos souvenirs aient « une de ces gueules ». De tout temps, nous avons peur d'être oubliés, ou d'oublier, comme la chanteuse Zaz, qui nous enjoint de lui rafraîchir la mémoire si d'aventure, elle oubliait.

Enfin, dans son étonnant *Souvenir vague ou Les parenthèses*, Edmond Rostand met l'accent sur le caractère fugace et peu fiable des souvenirs, que l'on agrmente parfois en fonction de ce que l'on veut y voir. Tout devient ambigu: ainsi l'étang n'était-il peut-être qu'une mare, l'espoir un désir, l'âme un regard.

*Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes (Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),  
Votre balancement m'éventait de dentelles,  
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.  
Votre chapeau de paille agitait sa guirlande  
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux (De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),  
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.  
Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte  
Tomba sur votre robe un insecte,  
et la peur (Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)  
Vous serra contre moi. - Cher insecte grimpeur !*

*L'ombre nous fit glisser aux chères confidences ; Et dans votre grand oeil plus tendre et plus hagard*

*J'apercevais une âme aux profondes nuances (Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).*

## **Quelque part, plus loin que la mémoire, l'éternité**

(...)

*Homme ! libre penseur - te crois-tu seul pensant  
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :  
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.*

*Respecte dans la bête un esprit agissant : ...  
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore ;  
Un mystère d'amour dans le métal repose :  
"Tout est sensible ! " - Et tout sur ton être est puissant !*

*Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie  
A la matière même un verbe est attaché ...  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !*

*Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !*

**Gérard de Nerval**

Bien des auteurs comme De Nerval dans ses *Vers dorés*, Aragon, Jules Beaucarne, Serge Reggiani ou Michel Fugain nous ramènent « plus loin que la mémoire », dans un univers à la fois très réel et fantastique, qui nous encourage à envisager les choses sous l'angle de l'éternité, comme Aragon qui, souverain, prétend que « Ce qui fut sera » ou Reggiani avec ce savoureux non-sens des « Souvenirs de l'Avenir ».

De même la voix de l'exquis Henri Salvador résonne-t-elle encore à ma mémoire et me susurre encore, délicieuse madeleine, les paroles envoûtantes de ce fameux « Jardin d'hiver », où le soleil vert se mêle aux dentelles et aux théières et vante la mémoire d'un bonheur inné, naturel, autour de plaisirs simples issus des îles.

C'est avec lui et Jules Beaucarne que je conclurai, qui en appelle à la mémoire d'une rose pour évoquer l'impatience humaine et conjurer le pouvoir des souvenirs qui nous tirent vers le bas.

*De mémoire de rose*

*On n'a vu mourir un jardinier*

*Si rien qu'une pause*

*Ne peut vous suffire*

*Madame, laissez*

*Le temps s'étirer*

*Et sans le maudire, patientez,*

*Laissez-vous glisser dans le vent léger*

***Patience, patientez.***

***A bon entendeurs ... !***

## *Pour les « motivés », la version longue:*

### **Madeleines et souvenirs délicieux**

Quel meilleur texte pour parler des souvenirs que *La Madeleine* de Proust, dont toute l'œuvre entière tourne autour du souvenir, au point que ses fameuses madeleines sont dorénavant passées dans le langage courant ?

*Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais,*

*je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi.*

*Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. ...*

*D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau,*

*mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. (...)*

*Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul.*

### **Souvenirs tendres de l'enfance**

Marcel Pagnol, champion toutes catégories es souvenirs d'enfance, nous livre l'image savoureuse de ses deux parents, le papa chineur qui accumule des choses inutiles sous le regard sceptique et courroucé de sa femme, inquiète pour la sécurité de ses enfants:

*Il faut dire qu'à cette époque, les microbes étaient tout neufs, puisque le grand Pasteur venait à peine de les inventer, et elle les imaginait comme de très petits tigres, prêts à nous dévorer par l'intérieur.*

*Tout en secouant le cor de chasse, qu'elle avait rempli d'eau de Javel, elle disait, d'un air navré :*

*– Je me demande, mon pauvre Joseph, ce que tu veux faire de cette saleté !*

Dans la même veine, le lupus et l'andouille de la tante du narrateur de Georges Fourest dans *La Nègresse Blonde*

*Quand j'étais tout petit, nous dînions chez ma tante, le jeudi soir ; papa la jugeait dégoûtante*

*à cause d'un lupus qui lui mangeait le nez : ce m'est un souvenir si doux que ces dîners !*

*...c'était bon ! je ne vous dis que ça ! Chacun jetait son os à la chienne Aïssa.*

*Moi, ce que j'aimais bien c'est l'andouille de Vire ; Je contemplais (ainsi que Lamartine Elvire)*

*sur mon assiette à fleurs les gros morceaux de lard, et je roulais des yeux béats de papelard*

*et ma tante disait : « Mange donc, niguedouille !... »*

*Ô Seigneur, bénissez ma tante et son andouille !*

## **Souvenirs initiatiques**

Pastichant une comptine enfantine sur un air de coquelicot, le charmant et très talentueux Marcel Mouloudji, joue sur deux tableaux, évoquant à la fois cette fleur fragile et une chanson qui appartient à notre imaginaire collectif. Pour lui, c'est un moment plus personnel où le coquelicot se confond avec l'âme de la dame, là, sous son corsage:

*Et sous le corsag' blanc,*

*Là où battait son coeur,*

*Le soleil, gentiment,*

*Faisait vivre une fleur :*

*Comme un p'tit coqu'licot, mon âme ! Comme un p'tit coqu'licot.*

Dans la même veine, le Jojo Brassens de Pierre célèbre la première fille qu'il a prise dans ses bras, à moins que ce ne soit plutôt elle qui l'ait pris puisqu'il célèbre ce moment comme un baptême, et en oublie toutes les batailles de l'Histoire pour se concentrer sur l'essentiel, le premier amour d'une fille, quelle qu'elle soit:

*On s'en souviendra,*

*D'la premièr' fill'*

*Qu'on a pris' dans ses bras.*

*Toi, qui m'as donné le baptême*

*D'amour et de septième ciel,*

*Moi, je te garde et, moi, je t'aime,*

*Dernier cadeau du Pèr' Noël! Jamais de la vie*

*On ne l'oubliera,*

Dans une veine plus extrême, plus expressément charnelle, un autre jouisseur connu nous pousse vers la vie, à cœur et à corps, sur les belles paroles de Michel Berger, évoquant le mystérieux Tennessee, dont on ne sait s'il est un lieu ou une personne.

*À vous autres, hommes faibles et merveilleux*

*Qui mettez tant de grâce à vous retirer du jeu*

*Il faut qu'une main posée sur votre épaule*

*Vous pousse vers la vie*

*Cette main tendre et légère*

*On a tous quelque chose en nous de Tennessee*

### **Fixer les souvenirs: à la loupe dans les couloirs du temps**

*J'approche le verre grossissant au-dessus d'une photographie grand format*

*et j'entre dans le couloir du temps.*

*Ma vision s'accommode et je distingue les visages*

*qui sont minuscules.*

*Ce qui n'existe plus ressurgit. Ce qui a été oublié est rappelé.*

Ce très beau texte malheureusement anonyme ( si la personne qui l'a lu veut bien nous renseigner sur l'auteur ) est presque emblématique du thème de ce soir de février. La photographie est un relais puissant de l'œil pour évoquer le souvenir car il permet de donner aux souvenirs un aspect tangible.:

...

*Pendant qu'il était occupé à vivre, le temps était invisible, son passage lui échappait,*

*il baignait en lui sans y penser et en ignorant l'avenir.*

*Et maintenant l'avenir semble contenu dans le passé, en regardant le vieux cliché on le croit.*

*... La photographie dit la vérité de la vie: tous mourront.*

## **La danse un peu macabre des fantômes et des regrets**

*D'un souffle printanier l'air tout à coup s'embaume.  
Dans notre obscur lointain un spectre s'est dressé,*

*Et nous reconnaissons notre propre fantôme  
Dans cette ombre qui sort des brumes du passé.*

*Louise Ackermann*

Deux textes un peu surprenants, *Dansons la gigue* de Paul Verlaine et *Le fantôme* de Louise Ackermann, voient dans le souvenir une sorte de fantôme venu nous hanter d'une manière qui me rappelle la danse à la fois macabre et jubilatoire de Camille Saint-Saëns.

*Elle avait des façons vraiment  
De désoler un pauvre amant,  
Que c'en était vraiment charmant !*

*Dansons la gigue !*

*Mais je trouve encore meilleur  
Le baiser de sa bouche en fleur,*

*Depuis qu'elle est morte à mon coeur.*

*Paul Verlaine*

Pour Victor Hugo, ce fantôme est parfois celui de sa fille disparue, où le bonheur du souvenir se mêle aux regrets de la perte. Ce poème d'une douceur infinie offre un contraste saisissant avec ce poème légendaire sur l'œil de Caïn, qui fait froid dans le dos. Par le biais de cette image simple mais bigrement efficace, le poète évoque brillamment notre propre conscience et surtout celle de Caïn, poursuivi jusque dans la tombe par l'œil terrifiant du remords et la culpabilité:

*Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,  
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève  
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.  
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.  
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »*

*Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes*



*L'oeil à la même place au fond de l'horizon.  
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.  
« Cachez-moi ! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,  
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.*

## **La nostalgie des jours heureux**

Comment parler de souvenirs sans évoquer Léo Ferré, qui a mis tant de grâce à les évoquer. Mais plus encore que ces souvenirs qui ont « une de ces gueules » dans le magnifique et poignant « *Avec le temps* », je retiendrai plutôt ces souvenirs évoqués comme des chiens perdus qui divaguent et s'en prennent à leur ombre mais oublient bien vite leur tristesse pour se tourner vers l'avenir.

*Ils s'en vont ils s'en vont les souvenirs... Allez  
Comme des chiens perdus qu'on ne reconnaît plus  
Si ce n'est à leur queue un tremblement de larmes  
Un tremblement de larmes  
Ils pleurent tous ces chiens qui s'en vont l'arme basse  
Dans le fond de la brume on les voit divaguer  
Quelquefois ils s'en prennent à leur ombre et demain  
Des soleils amoureux leur lécheront la face*

Dans l'une de ses chansons les plus emblématiques, à peu près à la même époque, Serge Gainsbourg s'étonne quant à lui du caractère éternel de l'amour. La seule vision des feuilles mortes suffit à évoquer le souvenir d'un éternel amour. L'amour est mort ou *elle* est morte, on ne sait pas. Le souvenir n'en reste pas moins vivace, les feuilles mortes servant de fantôme symbolique.

*Car chaque fois, les feuilles mortes  
Te rappellent à mon souvenir  
Jour après jour les amours mortes  
N'en finissent pas de mourir.*

Et bien sûr l'ami Jojo, dans une veine un peu plus grinçante qu'à son habitude, mais toujours teintée d'une savoureuse ironie nous montre que nous idéalisons nos souvenirs et que « les morts sont tous de braves types », phénomène qui reste d'actualité:

*La terr' n'a jamais produit, certes  
De canaille plus consommée  
Cependant, nous pleurons sa perte  
Elle est morte, elle est embaumée  
Il est toujours joli, le temps passé  
Un' fois qu'ils ont cassé leur pipe  
On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés*

*Les morts sont tous des braves types.*

Pour Fréhel, sur un texte de Vincent Scotto, les mêmes canailles tentent d'échapper au réel en se laissant aller aux chimères:

*D'autres croyant gagner davantage  
Font des rêves d'or encore plus beaux*

*Pourquoi risquer un si long voyage*

*Puisque Paris est plein de gogos?  
On monte une affaire colossale,  
Avec l'argent du bon populo,*

*Mais un jour, crac... c'est le gros scandale: Monsieur couera ce soir au dépôt!*

*Et demain on le conduira  
Pour dix années à Nouméa.  
Encore un de plus qui dira:*

## **La peur de l'oubli:**

Plus près de nous, la chanteuse Zaz nous enjoint de lui rappeler tout ce qui a été heureux si jamais elle devait l'oublier:

*Et si j'ai oublié,  
Tu peux me secouer  
Et s'il me prend l'envie d'm'en aller  
Enferme-moi et jette la clé*

*Aux piqûres de rappel  
Dis comment je m'appelle  
Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées  
Les guitares et les cris  
Rappelle-moi qui je suis, pourquoi, je suis en vie Si jamais j'oublie les jambes à mon cou,  
Si un jour je fuis,  
Rappelle- moi qui je suis, ce que je m'étais promis Rappelle-moi mes rêves les plus fous  
Rappelle-moi ces larmes sur mes joues*

Mon cher Prévert se souvient quant à lui d'une belle inconnue, la fameuse Barbara, qu'il a « vue » au bras de son amant et dont il se demande ce qu'a pu devenir son amour laminé peut-être par cette « connerie, la guerre ». La pluie sous laquelle la jeune femme est d'abord ruisselante et épanouie se mue bien vite en une pluie de deuil terrible et désolée.

*Quelle connerie la guerre  
Qu'es-tu devenue maintenant  
Sous cette pluie de fer  
De feu d'acier de sang  
Et celui qui te serrait dans ses bras Amoureusement  
Est-il mort disparu ou bien encore vivant  
C'est une pluie de deuil terrible et désolée Ce n'est même plus l'orage  
De fer d'acier de sang  
Tout simplement des nuages  
Qui crèvent comme des chiens  
Des chiens qui disparaissent  
Au fil de l'eau sur Brest  
Et vont pourrir au loin  
Au loin très loin de Brest  
Dont il ne reste rien.*

Oui, après la pluie, les feuilles mortes de nos souvenirs se ramassent à la pelle sur le no man's land des amants désunis, avec toutefois une note positive puisque c'est le souvenir de l'amour à son zénith qui prend le pas sur le présent évidemment plus terne:

*Mais mon amour silencieux et fidèle Sourit toujours et remercie la vie.  
Je t'aimais tant, tu étais si jolie. Comment veux-tu que je t'oublie ?  
En ce temps-là, la vie était plus belle Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.*

*Tu étais ma plus douce amie Mais je n'ai que faire des regrets*

*Et la chanson que tu chantaïs, Toujours, toujours je l'entendrai !*

## **Quelque part, plus loin que la mémoire, pour l'éternité**

Pour Michel Fugain, il en va des souvenirs comme du mariage. Superbement ambivalents, ils nous poursuivent pour le meilleur et pour le pire. Mémoire et conscience sont réputés faire la richesse de notre humanité, mais les souvenirs sont souvent des regrets de ce qui n'est plus.

*Rien n'est oublié  
comment pourrais-je effacer mes amours éperdues  
mes amis disparus  
mes grands moments  
et les méfaits du temps  
rien n'est oublié  
mais sont gravés quelque part plus loin que ma mémoire  
le meilleur et le pire  
mes précieux souvenirs*

### **Le jardin d'hiver**

Dans une veine éminemment langoureuse, la voix de l'exquis Henri Salvador résonne à ma mémoire et me susurre encore, délicieuse madeleine, les paroles envoûtantes du fameux jardin d'hiver, où le soleil vert se mêle aux dentelles et aux théières: un bonheur inné, naturel, autour de plaisirs simples et néanmoins délicieux.

### **Jeu japonais fantastique**

Grand-prêtre de l'immobilisme, Marcel Proust voyageait dans sa tête et son imaginaire, depuis son fameux lit qui trône encore aujourd'hui au musée Carnavalet, lieu de sa créativité aussi vivant que ses madeleines. Cela ne l'empêchait pas de connaître cette exquise coutume japonaise:

*Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper*

*dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts*

*qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient,  
deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables,  
de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas  
de la Vivonne ... tout cela qui prend forme et solidité,  
est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.*

## **Les souvenirs de l'avenir**

Le grand Reggiani évoque dans ce texte superbe ces improbables « souvenirs de l'avenir, » un fameux cocktail de feu et de froid aux couleurs qui font mal.

*Il lui arrive quelquefois  
D'entendre à n'en jamais finir  
D'étranges mots, d'étranges voix  
Des souvenirs de l'avenir  
Et les images qu'elle voit  
Ont des couleurs qui lui font mal  
C'est un cocktail de feu, de froid  
Absinthe et Gardenal*

Enfin, dans son étonnant *Souvenir vague ou Les parenthèses*, Edmond Rostand met l'accent sur le caractère fugace et peu fiable des souvenirs, que l'on agrmente parfois en fonction de ce que l'on veut y voir. Tout devient ambigu: ainsi l'étang n'était-il peut-être qu'une mare, l'espoir un désir, l'âme un regard.

*Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes (Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),  
Votre balancement m'éventait de dentelles, Que mes doigts au passage essayaient de saisir.  
Votre chapeau de paille agitait sa guirlande  
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux (De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),  
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.*

*Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte Tomba sur votre robe un insecte,  
et la peur (Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte) Vous serra contre moi. - Cher insecte grimpeur !  
L'ombre nous fit glisser aux chères confidences ; Et dans votre grand oeil plus tendre et plus hagard*

*J'apercevais une âme aux profondes nuances (Une âme qui n'était peut-être qu'un regard)*

## **De toute éternité, la vie: ce qui fut sera !**

*A la matière même un verbe est attaché ...  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !*

*Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,*

*Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pie*

***Gérard de Nerval***

Comme De Nerval, Aragon adopte un point de vue positif et décide que « ce qui fut sera » et que finalement le temps n'existe pas, pas plus que les souvenirs, puisque tout est éternel.

*Mon amour ce qui fut sera*

*Le ciel est sur nous comme un drap*

*J'ai refermé sur toi mes bras*

*Et tant je t'aime que j'en tremble*

*Aussi longtemps que tu voudras*

*Nous dormirons ensemble.*

Julos Beaucarne en appelle à la mémoire d'une rose pour évoquer l'impatience humaine pour conjurer le pouvoir des souvenirs qui nous tirent vers le bas.

*De mémoire de rose*

*On n'a vu mourir un jardinier*

*Si rien qu'une pause*

*Ne peut vous suffire*

*Madame, laissez*

*Le temps s'étirer*

*Et sans le maudire, patientez,*

*Laissez-vous glisser dans le vent léger*

*Patience, patientez.*

## *A bon entendeurs ... !*

*Et pour référence, rappel des textes compilés par Christiane et Michelle:*

**Evadné, René CHAR,**

Seuls demeurent (Gallimard, 1945)

L'été et notre vie étions d'un seul tenant

La campagne mangeait la couleur de ta jupe odorante

Avidité et contrainte s'étaient réconciliées

Le château de Maubec s'enfonçait dans l'argile

Bientôt s'effondrerait le roulis de sa lyre

La violence des plantes nous faisait vaciller

Un corbeau rameur sombre déviant de l'escadre

Sur le muet silex de midi écartelé

Accompagnait notre entente aux mouvements tendres

La faucille partout devait se reposer

Notre rareté commençait un règne

(Le vent insomniaque qui nous ride la paupière

En tournant chaque nuit la page consentie

Veut que chaque part de toi que je retienne

Soit étendue à un pays d'âge affamé et de larmier géant)

C'était au début d'adorables années

La terre nous aimait un peu je me souviens.

### **Charles BAUDELAIRE, Les Fleurs du Mal, 1857**

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,

De vers, de billets doux, de procès, de romances,

Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,

Cache moins de secrets que mon triste cerveau.

C'est une pyramide, un immense caveau,

Qui contient plus de morts que la fosse commune.

### ***Vers dorés, Gérard de Nerval***

Homme ! libre penseur - te crois-tu seul pensant

Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :

Des forces que tu tiens ta liberté dispose,

Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant : ...

Chaque fleur est une âme à la Nature éclosée ;

Un mystère d'amour dans le métal repose :

"Tout est sensible !" - Et tout sur ton être est puissant !

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie



A la matière même un verbe est attaché ...  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pie

### ***Avec le temps, Léo Ferré***

Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va

On oublie le visag' et l'on oublie la voix

Le coeur quand ça bat plus c'est pas la peine d'aller Chercher plus loin faut laisser fair' et c'est très bien Avec  
le temps...

Avec le temps va tout s'en va

L'autre qu'on adorait qu'on cherchait sous la pluie L'autre qu'on devinait au détour d'un regard

Entre les mots entre les lign's et sous le fard

D'un serment maquillé qui s'en va fair' sa nuit Avec le temps tout s'évanouit

Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va

Mêm' les plus chouett's souv'nirs ça t'as un' de ces gueul's A la Gal'rie j'Farfouill' dans les rayons d' la mort

Le samedi soir quand la tendress' s'en va tout' seule

Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va

L'autre à qui l'on croyait pour un rhum' pour un rien L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux

Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous Devant quoi l'on s' traînait comme traînent les chiens

Avec le temps va tout va bien

Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va

On oublie les passions et l'on oublie les voix

Qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens  
Ne rentre pas trop tard surtout ne prend pas froid Avec  
le temps...

Avec le temps va tout s'en va

Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu

Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard

Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard

Et l'on se sent floué par les années perdues

Alors vraiment

Avec le temps ... on n'aime plus.

### **Le temps passé, Georges Brassens**

Dans les comptes d'apothicaire

Vingt ans, c'est un' somm' de bonheur

Mes vingt ans sont morts à la guerre

De l'autr' côté du champ d'honneur

Si j'connus un temps de chien, certes

C'est bien le temps de mes vingt ans Cependant, je pleure sa perte

Il est mort, c'était le bon temps

Il est toujours joli, le temps passé

Un' fois qu'ils ont cassé leur pipe

On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés

Les morts sont tous des braves types

Dans ta petit' mémoire de lièvre

Bécassine, il t'est souvenu

De notre amour du coin des lèvres

Amour nul et non avenu

Amour d'un sou qui n'allait, certes

Guèr' plus loin que le bout d'son lit

Cependant, nous pleurons sa perte

Il est mort, il est embelli

Il est toujours joli, le temps passé

Un' fois qu'ils ont cassé leur pipe  
On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés

Les morts sont tous des braves types  
J'ai mis ma tenue la plus sombre  
Et mon masque d'enterrement  
Pour conduire au royaum' des ombres  
Un paquet de vieux ossements  
La terr' n'a jamais produit, certes  
De canaille plus consommée  
Cependant, nous pleurons sa perte  
Elle est morte, elle est embaumée  
Il est toujours joli, le temps passé  
Un' fois qu'ils ont cassé leur pipe  
On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés

Les morts sont tous des braves types

***Mauvaise mémoire, Jean Tardieu, 1951***

Mais quel était ce souffle aux pavés de l'aurore ?

Quelle était cette odeur de légumes jetés,  
ce linge au noir balcon comme un signal glacé ?

Quel était ce regard qui me surveille encore ?

Mais quelle était mais quelle était dans cette ville cette fumée ?

et ce silence ? et tout à coup  
ces heurts ces coups de feu de bataille civile ?

Quelle était la clameur qui venait jusqu'à nous ?

Quel était votre nom quel était mon visage

Que faisons-nous ainsi l'un à l'autre inconnu ?

Sans savoir qui je suis sans savoir qui je fus  
Je revois une main qui se tend sous l'orage  
un visage qui pleure, une porte fermée.

**Lézard, Aristide Bruant**

On prend des manières à quinze ans,

Pis on grandit sans

Qu'on les perde :

Ainsi, moi, j'aime bien roupiller, J'peux pas travailler,

Ca m'emmerde.

J'en foutrai jamais une secousse, Même pas dans la rousse

Ni dans rien.

Pendant que l'soir, ej' fais ma frape, Ma soeur fait la r'tape,

Et c'est bien.

Alle a p'us d'daron, p'us d'daronne, Alle a plus personne,

Alle a qu'moi.

Au lieu de soutenir ses père et mère, A soutient son frère,

Et puis, quoi ?

Son maquet, c'est mon camarade: I' veut bien que j'fade

Avec eux.

Aussi, ej' l'aim', mon beau-frère Ernesse, Il est à la r'dresse,

Pour nous deux.

Ej'm'occupe jamais du ménage, Ej'suis libre, ej' nage

Au dehors,

Ej'vas sous les sapins, aux Buttes, Là, j'allong' mes flûtes,

Et j'm'endors.

On prend des manières à quinze ans, Pis on grandit sans

Qu'on les perde :

Ainsi, moi, j'aime bien roupiller, J'peux pas travailler,

Ca m'emmerde.

### **“Je me souviens” de Georges Pérec**

Texte

1

Je me souviens des dîners à la grande table de la boulangerie. Soupe au lait l'hiver, soupe au vin l'été.

2

Je me souviens des coups de règle en fer sur les doigts.

3

Je me souviens des vaccinations en collectivité.

4

Je me souviens de ces défilés du 8 mai, 14 juillet, 11 novembre... de ces fêtes de village.

5

Je me souviens de Nounours, Pimprenelle et Nicolas, du Marchand de Sable et de leur « Bonne nuit les petits ».

6

Je me souviens de l'annonce de la mort de Brassens.

7

Je me souviens que mon père nous emmenait à l'école dans la remorque à vélo.

8

Je me souviens du premier aspirateur, quel plaisir la première fois.

9

Je me souviens de: «cheveux longs, idées courtes».

10

Je me souviens des papiers peints où d'énormes formes géométriques oranges et jaunes

s'épanouissaient sur fond noir ou marron.

11

Je me souviens des mécaniques où les hommes étaient dans les champs et les femmes préparaient le repas dans la cuisine-buanderie-pièce à manger, lieu unique à vivre des maisons d'avant.

12

Je me souviens « d'un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour l'Humanité ».

13

Je me souviens du Certificat d'Études, debout face au jury, à pousser le Chant du Départ.

14

Je me souviens de la télé en noir et blanc.

15

Je me souviens du silence qui accompagnait le défilé des dissidents chinois sur les Champs-Élysées le 14 juillet 1989 peu après les événements de Tiananmen.

“

16

Je ne me souviens pas du moment de ma naissance. 17

Je me souviens du plumier et des bouteilles d'encre sur la table d'école.

18

Je me souviens que Jean Gabin, avant la guerre, devait par contrat mourir à la fin de chaque film.

19

Je me souviens, il n'y avait pas d'école le jeudi.

20

Je me souviens des confessions à l'église. J'avais toujours été en colère, j'avais toujours été gourmand. Ce n'était pas très grave et je n'étais pas trop puni.

21

Je me souviens des soirées au coin du feu en famille, à raconter nos envies, nos craintes, nos peurs, nos joies, nos colères, nos désaccords, nos émotions, jusqu'à plus de bois.

22

Je me souviens du garde champêtre avec son tambour et des  
« AVIS A LA POPULATION ! »

23

Je me souviens du jour de la mort de Jacques Prévert, mais plus de quel jour c'était  
précisément.

24

Je me souviens du récit de mes parents sur la guerre.

25

Je me souviens des Barbapapas de la télé, rigolos,  
multiformes, surprenants.

26

Je me souviens des 2 CV dont les portes s'ouvraient vers l'avant.

27

Je me souviens du cours d'histoire en CE2 qui comme çaait par : nos ancêtres les Gaulois..

28

Je me souviens des grèves de 73  
et de mes débuts dans la défense d'une cause que je croyais juste.

29

Je me souviens des boums dans l'ancien presbytère. 30

Je me souviens de l'année de la sécheresse et du 17 juillet. Il a plu toute la journée, la  
seule de l'été 76.

### **Trois petites notes de musique**

Trois petites notes de musique Ont plié boutique

Au creux du souvenir

S'en est fini de leur tapage Elles tournent la page

Et vont s'endormir

Mais un jour sans crier gare

Elles nous reviennent en mémoire

Toi tu voulais oublier Un petit air galvaudé Dans les rues de l'été Toi tu n'oublieras jamais Une rue un été

Une fille qui fredonnait

La la la la, je vous aime Chantait la rengaine

La la, mon amour

Des paroles sans rien de sublime Pourvu que la rime

Amène toujours

Une romance de vacances Qui lancinante vous relance

Vrai, elle était si jolie

Si fraîche épanouie

Et tu ne l'as pas cueillie

Vrai pour son pour son premier frisson, Elle t'offrait une chanson

A prendre à l'unisson

La la la la, tout rêve

Rime avec s'achève

Le tien n'rime à rien

Fini avant qu'il commence

Le temps d'une danse

L'espace d'un refrain ..... La la la...

### **Le Discours de Suède Albert Camus**

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.



Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art. Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression

### ***Les Trois Sœurs, Tchekov***

Le temps passera et nous quitterons cette terre pour toujours.

On nous oubliera, on oubliera nos visages, nos voix et combien nous étions

### ***Charles LE QUINTREC, Les Noces de la terre.***

peut-être, Pour le trahir et le livrer à ses bourreaux J'avais hâte de vivre à la hauteur des bêtes Hâte aussi de répandre un juste sang nouveau.

Maintenant, sur la route où ne passe personne La lune à l'agonie retourne son chaos La mer mugit, le ciel échoue... Je manque l'homme Et le cadavre du soleil, par un hublot Vomit le jour et donne à l'insecte, à l'oiseau, Pouvoir de parler sans connaître la Parole.

(Grasset, 1957) poète français, né en Bretagne en 1926.

**Souvenir ou autre repas de famille, Mlle Rosalie BLANQUET (*La Cuisinière des Ménages*, partie III, cap. V)**

Après avoir vidé et nettoyé vos boyaux, coupez-les en filets de 25 centimètres, auxquels vous joindrez du lard maigre coupé en filets.

**Georges FOUREST, *La Négresse Blonde*, 1909**

Quand j'étais tout petit, nous dînions chez ma tante, le jeudi soir ; papa la jugeait dégoûtante à cause d'un lupus qui lui mangeait le nez : ce m'est un souvenir si doux que ces dîners ! Après le pot-au-feu, la bonne Marguerite apportait le gigot avec la pomme frite classique et c'était bon ! je ne vous dis que ça ! Chacun jetait son os à la chienne Aïssa. Moi, ce que j'aimais bien c'est l'andouille de Vire ; Je contemplais (ainsi que Lamartine Elvire) sur mon assiette à fleurs les gros morceaux de lard, et je roulais des yeux béats de papelard et ma tante disait : « Mange donc, niguedouille !... » Ô Seigneur, bénissez ma tante et son andouille !

***Evadné*, René Char**

L'été et notre vie étions d'un seul tenant  
La campagne mangeait la couleur de ta jupe odorante  
Avidité et contrainte s'étaient réconciliées  
Le château de Maubec s'enfonçait dans l'argile  
Bientôt s'effondrerait le roulis de sa lyre  
La violence des plantes nous faisait vaciller  
Un corbeau rameur sombre déviant de l'escadre  
Sur le muet silex de midi écartelé  
Accompagnait notre entente aux mouvements tendres  
La faucille partout devait se reposer  
Notre rareté commençait un règne  
(Le vent insomniaque qui nous ride la paupière  
En tournant chaque nuit la page consentie  
Veut que chaque part de toi que je retienne  
Soit étendue à un pays d'âge affamé et de larmier géant)

C'était au début d'adorables années  
La terre nous aimait un peu je me souviens.

**Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal*, 1857**

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.

La rose bleue (extrait)

Je ferme les yeux et j'essaie de revenir E-bas

Pourquoi n'ai-je jamais su quitter  
les lieux que j'aimais ? Pourquoi est-ce si difficile de les  
laisser, d'accepter qu'on ne pourra pas les revoir car ils  
ne nous appartiennent plus, la porte s'est claquée pour  
toujours, le temps ne fera que nous en éloigner, à moins  
d'être un bon rêveur, celui qui se souvient toujours de  
ses rêves, de rêves si clairs et précis qu'ils permettent de  
s'y attarder encore, d'entrer à nouveau dans ces pièces  
de l'enfance, sans autre clé que le désir constant d'y  
revenir.

La pierre de Montmartre rassemble, pour l'éternité des corps, Henri, Mathilde et Nicolas. Mais Gabrielle est vaillante au milieu d'une nuée : quatre générations de Bourgeois vivants. Pour fêter ses quatre-vingts ans, elle loue le restaurant du Pré Catelan. La folie des grandeurs ou le goût du luxe ne sont pas les raisons d'une telle dépense. Depuis la mort d'Henri, les maisons de famille ont été vendues, aucun lieu n'est assez spacieux pour recevoir la formidable descendance de trois personnes et deux amours : Mathilde, Henri, Gabrielle.

Et j'ai maintenant la loupe à la main. Je scrute les clichés qui ont donné l'éternité de l'image à des instants. Instants fêtés : les vacances d'été, les anniversaires, les épousailles qui sont des rencontres et les naissances qui sont des apparitions. Instants quotidiens : des enfants qui jouent sur la plage, une femme qui sourit au photographe (son époux), un chemin de randonnée où l'on marche le nez au vent, la rue à Paris où circulent des voitures de plus en plus diverses, une famille entière réunie. Chaque photographie a figé la rivière des moments mais les moments sont passés à jamais. Celui qui contemple l'image contemple le passé perdu et mesure la durée qui l'en sépare. Il traverse l'écoulement compressé dans sa mémoire, la rivière l'enveloppe. Il tombe dans un puits, il a le vertige, refuse de regarder. La mélancolie l'envahit et le sentiment qu'une tragédie se joue dans son dos. Car il n'a rien vu. Pendant qu'il était occupé à vivre, le temps était invisible, son passage lui échappait, il baignait en lui sans le penser et en ignorant l'avenir. Et maintenant l'avenir semble contenu dans le passé, en regardant le vieux cliché on le croit. Quoi de plus vrai lorsqu'il s'agit de la mort ? me dis-je. La photographie dit la vérité de la vie : tous mourront.

J'approche le verre grossissant au-dessus d'une photographie en grand format et j'entre dans le couloir du temps. Ma main cherche le bon emplacement de la loupe. Ma vision s'accommode et je distingue les visages qui sont minuscules. Ce qui n'existe plus resurgit. Ce qui a été oublié est rappelé. Le temps épais, saturé d'événements et de personnages, se reconstitue. Qui est celui-là sur la droite? Ah comme Solange était jolie! Belle à la manière d'Anouk Aimée sur la plage de Deauville. Oncle Jules avait déjà grossi. La chevelure d'André est grise, celle de Joseph blanche. Je contemple l'œuvre du temps sur les vivants. Je vois les cheveux noirs de Claude et le visage bruni de Guy. Le couloir du temps n'est pas un lieu hospitalier, ses murs sont râpeux et l'on s'y blesse en criant : Non ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible! Tout cela n'a pas disparu! La beauté ne s'est pas évanouie! Cette vie-là ne s'est pas arrêtée. Celui-là n'est pas mort d'une maladie dont il n'avait alors aucune appréhension. La loupe se déplace poussée par la stupéfaction. Elle vous aspire dans le grand trou du passé. Je les regarde tous. Une vingtaine d'entre eux sont morts. Leurs yeux ne voient plus la lumière tandis que je pourrais indéfiniment regarder leur image dans l'éclat mordoré que jettent derrière eux les riches lustres de la salle de réception. Mais je n'aurai jamais que ce reliquat de papier. Et un jour, une autre main se promènera avec la loupe au-dessus de mon propre visage d'enfant alors que je ne serai plus ni une enfant ni une conscience.

Je les vois tous, en 1973, sur la terrasse du Pré Catelan, côté jardin. La photographie rassemble près de quatre-vingts personnes. Dans une robe couleur pervenche, Gabrielle est assise entre ses deux filles Henriette et Clotilde. La famille entoure ce trio. Gabrielle a survécu à Mathilde et mêlé sans distinc-

***Quelque chose de Tennessee, Johnny Hallyday***

*À vous autres, hommes faibles et merveilleux*

*Qui mettez tant de grâce à vous retirer du jeu*

*Il faut qu'une main posée sur votre épaule*

*Vous pousse vers la vie*

*Cette main tendre et légère*

On a tous quelque chose en nous de Tennessee

Cette volonté de prolonger la nuit

Ce désir fou de vivre une autre vie

Ce rêve en nous avec ses mots à lui

Quelque chose de Tennessee

Cette force qui nous pousse vers l'infini

Y a peu d'amour avec tellement d'envie

Si peu d'amour avec tellement de bruit

Quelque chose en nous de Tennessee

Ainsi vivait Tennessee

Le cœur en fièvre et le corps démoli

Avec cette formidable envie de vie

Ce rêve en nous c'était son cri à lui

Quelque chose de Tennessee

Comme une étoile qui s'éteint dans la nuit

À l'heure où d'autres s'aiment à la folie

Sans...

À certaines heures de la nuit

Quand le cœur de la ville s'est endormi

Il flotte un sentiment comme une envie

Oh, ce rêve en nous, avec ses mots à lui

Quelque chose de Tennessee

Quelque chose de Tennessee

Oh oui, Tennessee

Y a quelque chose en nous de Tennessee

Y a quelque chose en nous de Tennessee Ouais, Tennessee

Y a quelque chose en nous de Tennessee Paroliers : Michel Berger

### ***La Conscience, Victor Hugo***

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, Echevelé, livide au milieu des tempêtes,

Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,

Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva Au bas d'une montagne en une grande plaine ;

Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine

Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. » Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.

Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,

Il vit un oeil, tout grand ouvert dans les ténèbres,

Et qui le regardait dans l'ombre fixement.

« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.

Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,

Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.

Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.

Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,

Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,

Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève

Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.

« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.

Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. » Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes



L'oeil à la même place au fond de l'horizon.

Alors il tressaillit en proie au noir frisson.

« Cachez-moi ! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche, Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche. Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont

Sous des tentes de poil dans le désert profond :

« Etends de ce côté la toile de la tente. »

Et l'on développa la muraille flottante ;

Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :

« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond, La fille de ses Fils, douce comme l'aurore ;

Et Caïn répondit : « je vois cet oeil encore ! »

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs Soufflant dans des clairons et frappant des tambours, Cria : « je saurai bien construire une barrière. »

Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.

Et Caïn dit « Cet oeil me regarde toujours! »

Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours

Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle. Bâtitsons une ville avec sa citadelle,

Bâtitsons une ville, et nous la fermerons. »

Alors Tubalcaïn, père des forgerons,

Construisit une ville énorme et surhumaine.

Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine, Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;

Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;

Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.

Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,

On lia chaque bloc avec des noeuds de fer,

Et la ville semblait une ville d'enfer ;

L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ; Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ; Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. » Quand ils eurent fini de clore et de murer,

On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;

Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !

L'oeil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.

Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »



Alors il dit: « je veux habiter sous la terre  
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;  
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »  
On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! » Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.  
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,  
L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn.

### ***Les souvenirs , Léo Ferré***

Les souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison  
Se traînent dans les bars ou sur les autoroutes  
A cent soixante à l'heure ils se traînent et s'en vont

A cent soixante à l'heure tu choisis pas ta route  
Tu choisis pas ta route

Cette machine à écrire qui tape un manuscrit

Ce manteau qui sourit et qui te tend les bras

Cette valise où mon âme est pliée sans un pli

Cette bougie qui meurt et qui n'en finit pas

Ce papier que noircit une lettre d'amour

Ce crayon malheureux et qui a mauvaise mine

Ce miroir qui me parle et la nuit et le jour

Jusqu'à l'ultime jour jusqu'à l'ultime nuit

Les souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison

Se traînent dans les bars ou sur le fond d'un lit

A cent soixante à l'heure ils se traînent et s'en vont S'en vont à cent soixante à la mélancolie

A la mélancolie

Ce parfum qu'on oublie dans le bruit des odeurs

Cette larme qui coule et qui sèche à ton bras

Ce bijou qui s'ennuie au cou de ton malheur

Cette gorge qui s'ouvre et qui n'en finit pas

Ce matin qui s'ébat dans l'horreur de la vie

Cette ombre de la brume où se perd la mémoire Cette conscience au bout de ce qui t'est permis

Ce désespoir enfin qui s'invente une histoire

Ils s'en vont ils s'en vont les souvenirs cassés

Ils s'en vont ils s'en vont les souvenirs... Allez

Comme des chiens perdus qu'on ne reconnaît plus

Si ce n'est à leur queue un tremblement de larmes

Un tremblement de larmes

Ils pleurent tous ces chiens qui s'en vont l'arme basse

Dans le fond de la brume on les voit divaguer

Quelquefois ils s'en prennent à leur ombre et demain

Des soleils amoureux leur lécheront la face

Et la mélancolie .

### ***La première fille, Georges Brassens***

J'ai tout oublié des campagnes D'Austerlitz et de Waterloo, D'Itali', de Prusse et d'Espagne, De Pontoise et de Landerneau! Jamais de la vie

On ne l'oubliera,

La première fill'

Qu'on a pris' dans ses bras,

La première étrangère

A qui l'on a dit tu

(Mon coeur, t'en souviens-tu?) Comme ell' nous était chère... Qu'ell soit fille honnête

Ou fille de rien,

Qu'elle soit pucelle

Ou qu'elle soit putain,

On se souvient d'elle,

On s'en souviendra,

D'la premièr' fill'

Qu'on a pris' dans ses bras.

Ils sont partis à tire-d'aile

Mes souvenirs de la Suzon

Et ma mémoire est infidèle

A Juli', Rosette et Lison! Jamais de la vie

On ne l'oubliera

La première fill'

Qu'on a pris' dans ses bras, C'était un' bonne affaire

(Mon coeur, t'en souviens-tu?) J'ai changé ma vertu

Contre une primevère...

Qu'ce soit en grand' pompe Comme les gens bien,

Ou bien dans la ru',

Comm' les pauvre' et les chiens, On se souviendra d'elle,

On s'en souviendra,

D'la premièr' fill'

Qu'on a pris' dans ses bras.

Toi, qui m'as donné le baptême

D'amour et de septième ciel, Moi, je te garde et, moi, je t'aime,

Dernier cadeau du Pèr' Noel! Jamais de la vie

On ne l'oubliera,

La premièr' fill'

Qu'on a pris' dans ses bras,

On a beau fair' le brave,

Quand ell' s'est mise nue

(Mon coeur, t'en souviens-tu?) On n'en menait pas large...

Bien d'autres, sans doute,

Depuis, sont venues,

Oui, mais, entre tout's

Celles qu'on a connues,

Elle est la dernière

Que l'on oubliera,

La premièr' fill'

Qu'on a pris' dans ses bras

### ***Dansons la gigue !, Paul Verlaine***

Elle avait des façons vraiment

De désoler un pauvre amant,

Que c'en était vraiment charmant !

Dansons la gigue !

Mais je trouve encore meilleur

Le baiser de sa bouche en fleur,

Depuis qu'elle est morte à mon coeur.

Dansons la gigue !

Je me souviens, Je me souviens Des heures et des entretiens,

Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue !

### ***Le fantôme, Louise Ackermann***

D'un souffle printanier l'air tout à coup s'embaume.

Dans notre obscur lointain un spectre s'est dressé,

Et nous reconnaissons notre propre fantôme  
Dans cette ombre qui sort des brumes du passé.

Nous le suivons de loin, entraînés par un charme

A travers les débris, à travers les détours,

Retrouvant un sourire et souvent une larme  
Sur ce chemin semé de rêves et d'amours.

Par quels champs oubliés et déjà voilés d'ombre  
Cette poursuite vaine un moment nous conduit  
Vers plus d'un mont désert, dans plus d'un vallon sombre,

Le fantôme léger nous égare après lui.

Les souvenirs dormants de la jeunesse éteinte

S'éveillent sous ses pas d'un sommeil calme et doux ;

Ils murmurent ensemble ou leur chant ou leur plainte.

Dont les échos mourants arrivent jusqu'à nous.

### ***Comme un p'tit coquelicot, Marcel Mouloudji***

Le myosotis, et puis la rose,  
Ce sont des fleurs qui dis'nt quèqu' chose ! Mais pour aimer les coqu'licots  
Et n'aimer qu'ça... faut être idiot !  
T'as p't'êtr' raison ! seul'ment voilà : Quand j't'aurai dit, tu comprendras !  
La premièr' fois que je l'ai vue,  
Elle dormait, à moitié nue  
Dans la lumière de l'été  
Au beau milieu d'un champ de blé.  
Et sous le corsag' blanc,  
Là où battait son coeur,  
Le soleil, gentiment,  
Faisait vivre une fleur :

Comme un p'tit coqu'licot, mon âme ! Comme un p'tit coqu'licot.  
C'est très curieux comm' tes yeux brillent En te rapp'lant la jolie fille !  
Ils brill'nt si fort qu'c'est un peu trop  
Pour expliquer... les coqu'licots !  
T'as p't'êtr' raison ! seul'ment voilà  
Quand je l'ai prise dans mes bras,  
Elle m'a donné son beau sourire,  
Et...

### ***Les Feuilles Mortes, Jacques Prévert***

Oh ! je voudrais tant que tu te souviennes Des jours heureux où nous étions amis. En ce temps-là la vie était plus belle,  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle. Tu vois, je n'ai pas oublié...

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,

Les souvenirs et les regrets aussi Et le vent du nord les emporte Dans la nuit froide de l'oubli.

Tu vois, je n'ai pas oublié

La chanson que tu me chantais.

C'est une chanson qui nous ressemble. Toi, tu m'aimais et je t'aimais

Et nous vivions tous les deux ensemble, Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais. Mais la vie sépare ceux qui s'aiment, Tout doucement, sans faire de bruit

Et la mer efface sur le sable

Les pas des amants désunis.

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, Les souvenirs et les regrets aussi

Mais mon amour silencieux et fidèle Sourit toujours et remercie la vie.

Je t'aimais tant, tu étais si jolie. Comment veux-tu que je t'oublie ?

En ce temps-là, la vie était plus belle Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui. Tu étais ma plus douce amie

Mais je n'ai que faire des regrets Et la chanson que tu chantais, Toujours, toujours je l'entendrai !

C'est une chanson qui nous ressemble. Toi, tu m'aimais et je t'aimais

Et nous vivions tous les deux ensemble, Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais. Mais la vie sépare ceux qui s'aiment, Tout doucement, sans faire de bruit

Et la mer efface sur le sable Les pas des amants désunis.

### ***Rappelle-moi , Zaz***

Rappelle-moi le jour et l'année

Rappelle-moi le temps qu'il faisait

Et si j'ai oublié,

Tu peux me secouer

Et s'il me prend l'envie d'm'en aller

Enferme-moi et jette la clé

Aux piqûres de rappel

Dis comment je m'appelle

Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées

Les guitares et les cris

Rappelle-moi qui je suis, pourquoi, je suis en vie Si jamais j'oublie les jambes à mon cou,

Si un jour je fuis,

Rappelle- moi qui je suis, ce que je m'étais promis Rappelle-moi mes rêves les plus fous Rappelle-moi ces larmes sur mes joues

Et si j'ai oublié, combien j'aimais chanter

Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées

Les guitares et les cris

Rappelle-moi qui je suis, pourquoi je suis en vie Si jamais j'oublie les jambes à mon cou,

Si un jour je fuis,

Rappelle-moi...

Oh oh oh ooh

Rappelle-moi qui je suis

Si jamais j'oublie les jambes à mon cou,

Si un jour je fuis,

Rappelle-moi qui je suis, ce que je m'étais promis Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées

Les guitares et les cris

Rappelle-moi qui je suis, pourquoi, je suis en vie Rappelle-moi le jour et l'année.

### ***La madeleine*, Marcel Proust**

« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint- Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender? (...)

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes - et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot - s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui



leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait matante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

***De mémoire de rose, Julos Beaucarne***

**et apparaît sur l'album *Chandeleur septante cinq* (1974) Paroles de la chanson :**

{Refrain:}

De mémoire de rose

On n'a vu mourir un jardinier

Si rien qu'une pause  
Ne peut vous suffire  
Madame, laissez  
Le temps s'étirer  
Et sans le maudire, patientez, Laissez-vous glisser dans le vent léger Patience, patientez.

Si l'amour s'envole  
Ne t'en prends qu'à toi  
Tu as fui l'école  
Pour le lit d'un roi  
Si sa voile blanche  
N'est plus que brouillard Te prends pas à la branche Dès qu'il fera noir  
Te prends pas à la branche Dès qu'il fera noir, car

{au Refrain}

Garde tout au fond, Tout au fond de toi Un vide, un endroit Derrière les fêtes  
Où poser la tête  
Dans le vent du soir Bercer ces vieux rêves Même s'il fait noir Bercer ces vieux rêves Même s'il fait noir, car

---

## **Fréhel , *OÙ EST-IL DONC?***

### **A. Decaye, Lucien Carol, musique: Vincent Scotto, 1926**

Y'en a qui vous parlent de l'Amérique Ils ont des visions de cinéma  
Ils vous disent « quel pays magnifique » Notre Paris n'est rien auprès de ça

Ces boniments-là rendent moins timide, Bref, l'on y part, un jour de cafard... Ça fera un de plus qui, le ventre vide Le soir à New-York cherchera un dollar Au milieu des gueuses, des proscrits, Des émigrants aux coeurs meurtris;

Il pensera, regrettant Paris

REFRAIN:

Où est-il mon moulin de la Place Blanche? Mon tabac et mon bistrot du coin?  
Tous les jours étaient pour moi Dimanche! Où sont-ils les amis les copains?

Où sont-ils tous mes vieux bals musette? Leurs javas au son de l'accordéon  
Où sont-ils tous mes repas sans galette? Avec un cornet de frites à dix ronds  
Où sont-ils donc?

D'autres croyant gagner davantage

Font des rêves d'or encore plus beaux Pourquoi risquer un si long voyage Puisque Paris est plein de gogos?

On monte une affaire colossale,

Avec l'argent du bon populo,

Mais un jour, crac... c'est le gros scandale: Monsieur couera ce soir au dépôt!

Et demain on le conduira

Pour dix années à Nouméa.

Encore un de plus qui dira:

REFRAIN

Mais Montmartre semble disparaître Car hélas de saison en saison

Des Abbesses à la Place du Tertre, On démolit nos vieilles maisons. Sur les terrains vagues de la butte

De grandes banques naîtront bientôt, Où ferez-vous alors vos culbutes, Vous, les pauvres gosses à

Poulbot? En regrettant le temps jadis

Nous chanterons, songeant à Salis, Montmartre ton « De Profundis! »

**Nous dormirons ensemble, Louis Aragon (1897-1982)**

Que ce soit dimanche ou lundi

Soir ou matin minuit midi

Dans l'enfer ou le paradis

Les amours aux amours ressemblent

C'était hier que je t'ai dit

Nous dormirons ensemble

C'était hier et c'est demain  
Je n'ai plus que toi de chemin  
J'ai mis mon cœur entre tes mains

Avec le tien comme il va l'amble

Tout ce qu'il a de temps humain

Nous dormirons ensemble

Mon amour ce qui fut sera  
Le ciel est sur nous comme un drap

J'ai refermé sur toi mes bras  
Et tant je t'aime que j'en tremble

Aussi longtemps que tu voudras

Nous dormirons ensemble.

### **Mes précieux souvenirs, Michel Fugain**

Voilà le retour de l'automne des images endormies  
la grand rue qui frissonne sous le vent qui a fraîchi

maman qui me reboutonne et qui me sourit

je vois le chemin de l'école la cour sous les marronniers

rien n'est oublié  
comment pourrais-je effacer mes amours éperdues  
mes amis disparus

mes grands moments  
et les méfaits du temps  
rien n'est oublié  
mais sont gravés quelque part plus loin que ma mémoire

le meilleur et le pire  
mes précieux souvenirs

boulevard du lycée  
en octobre  
ces platanes mordorés  
la pluie sur la fenêtre  
pendant le cours de français quelques mots dans une lettre à un amour d'été

je revois mes potes  
et ma bande  
des gosses en train de grandir

rien n'est oublié  
comment pourrais-je effacer mes amours éperdues  
mes amis disparus  
mes grands moments  
et les méfaits du temps  
rien n'est oublié  
mais sont gravés quelque part plus loin que ma mémoire

le meilleur et le pire  
mes précieux souvenirs

---

### **Suite des rêveries de Noël**

Le passé

C'est le présent qui ne se revit que par l'esprit, qui se déforme avec le temps. Mais le passé c'est la lumière qui nous éclaire pour se diriger dans l'obscurité du futur

La mémoire

La qualité des neurones

La nostalgie

La mélancolie de l'âme quand on fait revivre de vieux souvenirs

C'est une vie que l'on aurait pu avoir et qui a tourné autrement.. ;que sais je ? C'est une tristesse et un état de langueur causée par l'éloignement(mal du pays) ou par le temps

Autrefois

L'enfance, nos amours, nos folies, quand tout était possible

Les souvenirs enfouis, ceux d'un vétéran du Vietnam qui aurait pu être rescapé de la Shoa

Ce sont les gens qui se sont tus pour échapper à leur passé

Je vous livre un passage du roman « les oiseaux morts de l'Amérique » je vous parle de son héros :

Ses plongées dans le passé n'avait eu d'autre effet que de le couper encore un peu plus du présent pour

l'installer dans une sorte de tristesse permanente et diffuse qu'il savait factice mais pourtant si réelle, des

choses mortes et des êtres disparus. Cela lui collait à la peau et il ne pensait qu'à ça. C'était comme feuilleter

un album de vieilles photos et pénétrer à l'intérieur de chacune d'elles puis en ressortir alourdi des miasmes

du passé. Sur ces photos il n'y voyait que de futurs cadavres souriants et cela lui faisait presque peur. Même

l'enfant qu'il avait été était mort. Les gestes, les voix, les sourires les chairs tout avait disparu dans le trou

noir du temps et ne reviendrait jamais.

Ne restaient que les souvenirs si fragiles et ces images figées qui étaient autant de mensonges.

Tout se disait il n'est que disparition, réinvention et fiction.

### **«Jardin D'hiver» , Henri Salvador**

Je voudrais du soleil vert

Des dentelles et des théières

Des photos de bord de mer

Dans mon jardin d'hiver

Je voudrais de la lumière

Comme en Nouvelle Angleterre

Je veux changer d'atmosphère

Dans mon jardin d'hiver

refrain:

Ta robe à fleur

Sous la pluie de novembre

Mes mains qui courent  
Je n'en peux plus de l'attendre

Les années passent  
Qu'il est loin l'âge tendre  
Nul ne peut nous entendre

Je voudrais du Fred Astaire

Revoir un Latécoère  
Je voudrais toujours te plaire

Dans mon jardin d'hiver

Je veux déjeuner par terre

Comme au long des golfes clairs

T'embrasser les yeux ouverts

Dans mon jardin d'hiver

***Des souvenirs de l'avenir, Serge Reggiani***

Il lui arrive quelquefois

D'entendre à n'en jamais finir

D'étranges mots, d'étranges voix

Des souvenirs de l'avenir

Et les images qu'elle voit

Ont des couleurs qui lui font mal

C'est un cocktail de feu, de froid

Absinthe et Gardenal

Il lui arrive quelquefois  
D'aller à n'en pas revenir  
Nager dans l'eau de l'au-delà

Des souvenirs de l'avenir  
Entre les lignes de ses rides  
Qui ne l'ont pas encore marquée

Elle peut lire des génocides

Et des passions manquées

Comme toi  
Elle fait ses courses comme toi

Elle a des fins de mois  
Des mois sans fin  
Comme moi  
Elle s'éclabousse comme moi

De cent petites joies

Qui n' servent à rien Comme nous  
Elle est normale Comme nous

Elle a de grands enfants

Qui téléphonent  
Après tout  
Elle est banale

Après tout  
Y a rien de différent

Elle est personne

Il lui arrive trop souvent  
De rencontrer, de retenir  
Des spectres futurs et vivants



Des souvenirs de l'avenir  
Et les morsures d'un soleil  
  
Qui brillera dans mille étés  
  
Et les piqûres d'une abeille  
  
Qui n'a jamais été  
  
Et tout ça grince dans sa tête  
  
Comme un concert mal préparé  
  
Comme le crash d'un jumbo jet  
  
Qu'un prêtre Inca va délirer  
  
Elle porte un peu la croix  
  
Des lendemains de l'an deux mille  
  
Du sang, des larmes et des combats  
  
De l'éternel débile  
  
Comme toi  
C'est la vaisselle, comme toi  
Elle a un chien, deux chats  
Un mec ou deux  
Comme moi  
Elle se rappelle comme moi  
  
Qu'elle ne se souvient pas  
Ou bien si peu  
Comme nous  
Elle est normale  
Comme nous  
Elle suit le court tracé  
De ses secondes

Après tout, elle est banale  
Après tout  
Elle ne fait que passer  
Elle est tout l' monde  
Comme toi  
Elle fait ses courses  
Comme toi elle a des fins de mois  
  
Des mois sans fin  
Comme moi  
Elle s'éclabousse comme moi  
  
De cent petites joies  
Qui n' servent à rien  
Pas à pas  
Ses joues se creusent, t'en fais pas  
  
Elle sait qu'au bout du rire  
  
Elle va mourir  
Comme toi  
Elle est heureuse, sauf qu'elle a  
  
Parfois des souvenirs  
De l'avenir

***Rappelle-toi Barbara, Jacques Prévert***

Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là Et tu marchais souriante  
Épanouie ravie ruisselante  
Sous la pluie

Rappelle-toi Barbara  
Il pleuvait sans cesse sur Brest  
Et je t'ai croisée rue de Siam  
Tu souriais  
Et moi je souriais de même

Rappelle-toi Barbara  
Toi que je ne connaissais pas  
Toi qui ne me connaissais pas

Rappelle-toi  
Rappelle-toi quand même ce jour-là N'oublie pas  
Un homme sous un porche s'abritait Et il a crié ton nom  
Barbara  
Et tu as couru vers lui sous la pluie Ruisselante ravie épanouie

Et tu t'es jetée dans ses bras  
Rappelle-toi cela Barbara  
Et ne m'en veux pas si je te tutoie  
Je dis tu à tous ceux que j'aime  
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois Je dis tu à tous ceux qui s'aiment  
Même si je ne les connais pas Rappelle-toi Barbara  
N'oublie pas  
Cette pluie sage et heureuse  
Sur ton visage heureux  
Sur cette ville heureuse  
Cette pluie sur la mer  
Sur l'arsenal  
Sur le bateau d'Ouessant  
Oh Barbara  
Quelle connerie la guerre

Qu'es-tu devenue maintenant  
Sous cette pluie de fer  
De feu d'acier de sang  
Et celui qui te serrait dans ses bras Amoureusement  
Est-il mort disparu ou bien encore vivant

***Souvenir vague ou les parenthèses, E. ROSTAND 1918)***

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe  
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul)  
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,  
Laisse mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines

Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot ;  
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines (Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante (Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon) Et le grand geste  
vert d'une branche pendante Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,

Et l'on voyait au loin, dans l'or clair d'un étang (D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare)

Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes (Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),

Votre balancement m'éventait de dentelles

Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande

Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux (De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),

Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros paté sur la marge d'un texte

Tomba sur votre robe un insecte, et la peur  
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)

Vous serra contre moi. - Cher insecte grimpeur !

L'ombre nous fit glisser aux chères confidences ;

Et dans votre grand oeil plus tendre et plus hagard

J'apercevais une âme aux profondes nuances  
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard)

**(1868-**

### **La Chanson de Prévert ,Serge Gainsbourg**

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes Cette chanson était la tienne  
C'était ta préférée, je crois  
Qu'elle est de Prévert et Kosma

Et chaque fois les feuilles mortes  
Te rappellent à mon souvenir  
Jour après jour les amours mortes  
N'en finissent pas de mourir  
Avec d'autres bien sûr, je m'abandonne

Mais leur chanson est monotone

Et peu à peu je m'indiffère  
À cela il n'est rien à faire  
Car chaque fois, les feuilles mortes  
Te rappellent à mon souvenir  
Jour après jour les amours mortes  
N'en finissent pas de mourir  
Peut-on jamais savoir par où commence Et quand finit l'indifférence?  
Passe l'automne, vienne l'hiver  
Et que la chanson de Prévert

Cette chanson, Les Feuilles Mortes S'efface de mon souvenir

Et ce jour là, mes amours mortes

En auront fini de mourir

Et ce jour là, mes amours mortes

En auront fini de mourir